



MÉLANIE RICHOSZ

Quand le réel se met à dérapier

THIERRY RABOUD

Les plus courtes sont toujours les meilleures. Mélanie Richoz (PHOTO ALAIN WICHT) ne contredirait pas l'adage, elle qui publie *Le bain et la douche froide*, un recueil de 24 histoires aussi lapidaires qu'intrigantes. Pas toujours drôles, non, mais souvent acerbes, piquantes, enlevées, désespérées, cruelles et poétiques. Après l'incongru et stimulant roman *Mue* publié l'an passé, la Fribourgeoise renoue avec la forme brève dans ces nouvelles qui sont autant de chroniques où se construisent des mondes juste assez invraisemblables pour que l'on ait envie d'y croire.

Dans ces courtes évocations, certains mots osent la liberté du poème, expulsés à la ligne pour créer des blancs, des ruptures qui rythment une prose déjà sûre. Ces soubresauts du texte donnent corps à l'amant fébrile, la dévoyée cynique, le paumé magnifique, l'adolescente en fleur, l'écorchée vive, à ceux qui manquent occasionnellement de pot et ceux qui n'en auront jamais. Tous saisis dans une fraction de leur existence, alors que le réel hoquette pour se précipiter en une chute souvent noire et cinglante. Bien sûr, l'on pourrait faire reproche à Mélanie Richoz d'avoir le souffle court. Elle qui confiait l'an passé à *La Liberté* écrire comme «à tâtons» touche pourtant juste: ses saynètes en disent plus long que ce que leur nombre de pages laisse supposer. «On ne décide pas de devenir écrivain, mais d'écrire», fait-elle dire à l'un de ses personnages. Qu'elle continue donc. |

> **Mélanie Richoz**, *Le bain et la douche froide*, Ed. Slatkine, 124 pp.

MARIUS NGUIÉ

Le quotidien de Gamboma

«Dans ce pays, le militaire piétine le juge.» Cette sentence suggère ce qu'est le Congo-Brazzaville en 1994, avec ses relents de guerre civile et d'arbitraire. La vie quotidienne congolaise, faite de violences, de débrouillardise et de sentiments partagés, Marius Nguié la décrit dans son premier roman, *Un yankee à Gamboma*. Un roman dont la parution est importante au lendemain du soixantième anniversaire de la littérature nationale du Congo-Brazzaville.

L'histoire est simple: un «yankee» tisse une amitié avec un adolescent sans histoire qui vit à Gamboma. Celui-ci se retrouve coincé par cette relation, que ses copains jugent néfaste. L'écrivain illustre la littérature du pays où il est né en 1980, en explicitant les éléments langagiers les plus typiques: «En français de Gamboma, un yankee est une racaille, un homme sans scrupule, qui peut commettre un meurtre sans se soucier.»

Avec dans la plume un je-ne-sais-quoi de poésie qui séduit, le jeune romancier dévoile un mode de vie qui veut que ce soient les filles qui vendent des légumes au marché, alors que les hommes refont le monde une bière Primus à la main. Il montre le quotidien sans fard des gamins d'une localité située à plus de 200 kilomètres de Brazzaville: concours de miss, aléas de la scolarité, soirées télé passées chez les bourgeois. Ces scènes sont autant d'esquisses originales qui permettent au lecteur qui ne connaît pas le Congo-Brazzaville d'en entrevoir la réalité profonde. DF

> **Marius Nguié**, *Un yankee à Gamboma*, Ed. Alma, 85 pp.



Dans le dernier roman de Katharina Hagen, les hommes s'enlisent dans la terre marécageuse des plaines alluviales du Rhin. © VENERATIO/FOTOLIA

Le doux chant du sommeil

Katharina Hagen. L'écrivaine allemande signe un ouvrage nimbé de brume, où une somnologue délaissée par le sommeil se laisse envahir par les fantômes du passé.

ANNE MOOSER

C

C'est un livre enveloppé de brumes, pétri de la terre humide et grise, marécageuse des plaines alluviales du Rhin que signe l'écrivaine allemande Katharina Hagen avec *L'envol du héron*. Dans ces prairies de peupliers et de saules pleureurs où vivent les grenouilles taureaux, les araignées d'eau et d'où s'envolent les hérons cendrés aux nuances infinies de gris, les histoires des humains aussi s'enlacent et s'enlisent, se nouent et se dénouent, recouvertes par les voiles du sommeil.

Car il est beaucoup question de sommeil dans ce roman à la tonalité douce et mélancolique (*Vom Schlafen und Verschwinden* en est le titre original); rarement de celui qui répare, le plus souvent, de celui qui se cherche et se dérobe sans cesse pour mieux tenir éveillée la conscience et laisser affluer les souvenirs, comme le Rhin – tant célébré d'ailleurs dans la poésie allemande – dépose de nouvelles alluvions sur les rives où se déroule l'intrigue de ce roman profondément original, tout en demi-teintes.

Somnologue de profession, Ellen, 38 ans, passe sa vie à essayer de faire dor-

mir les autres, mais perd peu à peu elle-même le sommeil, se laissant envahir par les fantômes du passé, ceux qui viennent se réunir autour de Grund, sa ville natale proche de Karlsruhe, qu'elle a maintenant quittée pour venir habiter Hambourg avec sa fille, Orla. Enviant le sommeil paisible de sa belle adolescente, Ellen se souvient. Non seulement de son enfance, mais surtout de son retour à Grund, lorsque sa fille et elle sont venues chanter dans la nouvelle chorale dirigée par Joachim, le père d'Ellen.

Des voix désaccordées

C'est pour plaire à Heidrun, mère d'Ellen et musicienne, plongée dans un sommeil anormal «sans pouvoir glisser dans le sommeil éternel» que les choristes préparent une pièce de John Dowland, «Viens, doux sommeil...» Mais contrairement à la tragédie grecque, où le chœur «exhorte et compatit, apaise et observe», dans la chorale de Joachim, les voix ne s'accordent pas.

Sans qu'Ellen le sache, les choristes y participent parce que son drame à elle – la disparition, il y a 17 ans, de son amant d'alors, Lutz, dont elle était en-

ceinte – a causé en eux un profond traumatisme. Andreas, à l'époque amoureux d'Ellen et rival de Lutz, en a presque perdu la parole. Marthe, la mère de Lutz, venue à Grund incognito pour tenter de comprendre le mystère de son fils, ignore qu'elle chante à côté de sa propre petite-fille, Orla; c'est Marthe qui tient le journal de la chorale, offrant également au lecteur la perspective de cette femme meurtrie qui se sent «aussi grise que le héron cendré». Il y a encore Benno, historien et ancien patient somnambule d'Ellen, qui invente le drame d'une autre disparition.

Aussi, lorsque les différentes épaisseurs du passé cesseront leur ballet d'arabesques pour faire jour sur le mystère de la disparition de Lutz, sera-ce au tour de Marthe de disparaître. Fortement ébranlée lorsqu'elle comprend les liens entre son fils, Ellen et Orla, elle décidera de se «dissoudre» dans cette nature désordonnée où êtres, insectes et oiseaux se fondent dans la ronde toujours recommencée de la vie. |

> **Katharina Hagen**, *L'envol du héron*, trad. de l'allemand par Corinna Gepner, Ed. Anne Carrière, 293 pp.

Extrait

«Orla aimait particulièrement notre maison de Grund par temps de pluie. Quand le ciel était gris et le Rhin aussi et que les nuages semblaient se déverser dans le fleuve, il y avait un grondement puissant qui emplissait toute notre maison. La pluie crépitait sur les vitres, sur le toit avec ses fenêtres obliques sous lesquelles étaient installés nos lits. [...] En été, ce grondement atténuait même le mugissement des grenouilles taureaux, qui émergeaient du lac par centaines lorsqu'il commençait à pleuvoir. [...] Chaque fois que je voyais les grenouilles sortir du lac, que de loin j'entendais leurs voix, qui sonnaient comme des violoncelles ou des contrebasses, j'éprouvais le même malaise.» (*L'envol du héron*, p. 126)

J. M. ERRE

Culture geek, complot et rat bobsleigh

LISE-MARIE PILLER

Déirante cette histoire! Un fou s'échappe de son asile en embarquant sa voisine de chambre au passage, rien que ça. Dénoté Julius, l'illuminé en question est un amnésique qui survit à coup de sniffages de capsules Nespresso. Son but? Déjouer un complot qui, il en est sûr, va provoquer la fin du monde dans trois jours. Sa compagne d'infortune, Alice, fait encore plus fort. Seule survivante de son mariage, elle a été retrouvée une allumette à la main après l'explosion qui avait provoqué la mort de tous les invités. Heureusement que depuis, elle a l'avantage de ne plus éprouver d'émotions.

Avec ces deux phénomènes, dire que l'aventure semble mal partie est

un euphémisme. Julius, certain qu'il est un héros, commet toutes sortes d'extravagances. Il tient mordicus à placer le maximum de phrases de son «top ten», ce qui donne: «C'est ici que nos chemins se séparent» ou «je suis ton père» à chaque coin de page. Quant à Alice, elle se révèle être une vraie Lara Croft. Enchaînant les katas, elle se spécialise dans les sauvetages désespérés.

Et c'est sans mentionner ce bon vieux Ours, l'acolyte de Julius, fan ultime de *Star Wars*. Fermement opposé à l'ingestion de tout ce qui peut ressembler de près ou de loin à de la verdure, il vit cloîtré dans son antre de geek. Que dire encore de Jean-René, le rat héroïque qui se prit pour un bobsleigh et qui compose l'un

des épisodes les plus hilarants du roman?

On l'aura compris, *La fin du monde a du retard* est un livre humoristique, où l'auteur s'amuse à décomposer la société à grands coups d'éclats de rire. L'écriture, croustillante à souhait, colle le bouquin dans les mains du lecteur. Tous les bons vieux ressorts du comique sont d'ailleurs époussetés et remis au goût du jour: on jurerait qu'il y a du Voltaire ou du Rabelais là-dessous. Et là où il y a de la forme, il y a aussi du fond: la réflexion plonge tout droit dans les profondeurs de la philosophie, l'auteur prenant un malin plaisir à se demander à quoi servent les histoires... |

> **J.M. Erre**, *La fin du monde a du retard*, Paris, Ed. Buchet Chastel, 416 pp.



J.M. Erre s'amuse bien, et le lecteur avec... DR